

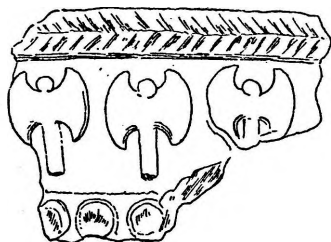
Joseph Joubert

LES

FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

DE KNOSSOS

(CRÈTE)



EXTRAIT DES *Mémoires de la Société nationale d'Agriculture
Sciences et Arts d'Angers*



ANGERS

GERMAIN & G. GRASSIN, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

40, rue du Cornet et rue Saint-Laud

1905

LES

FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES DE KNOSSOS

(Crète)

« L'Allemagne a déterré Olympie, sa rangée de trésors
« et de stades; l'Angleterre fouille le sol de la Crète et
« nous révèle le palais de Minos, un royaume préhisto-
« rique et un peuple ignoré. Il est bien que la France ait
« sa part de ce labour scientifique. C'est Delphes que
« nous avons choisi. » — Ainsi s'est exprimé M. Edmond
Haraucourt dans un brillant article sur les fouilles de
Delphes, savamment conduites par M. Homolle, alors
l'éminent directeur de « l'École française » d'Athènes, et
le critique d'ajouter en parlant des belles découvertes
archéologiques de notre compatriote, qu'il appelle un
Protée :

« Un Pausanias à la main, en suivant pas à pas la pro-
« menade de celui qui fut le *Guide Joanne* de la Grèce
« antique, on déblaya lentement les demeures sacrées, et
« voici qu'à présent sur une longueur de 1.200 mètres
« se déroule une ville marmoréenne de temples, toute
« blanche au soleil, et que la France vient d'offrir à la
« Grèce, au monde ! » — Si le déblaiement des restes de
la fameuse cité antique où la pythonisse rendait ses

oracles a fourni matière à de savantes études variées, les ruines étonnantes de Knossos en Crète méritent également de retenir notre attention, bien qu'elles aient été dirigées par un Anglais ; car la Science est universelle, ne doit pas viser au monopole d'un pays ou d'une race et n'a pas de patrie spéciale.

Ce n'est certes pas une découverte ordinaire que celle qui a établi la réputation de M. Arthur Evans, le conservateur du Musée Ashmodean d'Oxford et érudit de premier ordre. Dans cette campagne archéologique de Crète, couronnée de succès, le patient et opiniâtre investigateur a été plus heureux que Stillmann, auquel l'on est redevable de la révélation de l'écriture syllabique crétoise ainsi que des monuments mycéniens qui devaient être déblayés après vingt ans, que l'Allemand Schliemann, qui lui, cependant, avait la bonne fortune de découvrir successivement les tombes de Mycènes et, à Hissarlick, les restes de la fameuse Troie d'Hérodote ou plus exactement les vestiges de neuf cités superposées ainsi que le trésor de Priam. C'est un passage de Strabon qui a été le fil conducteur grâce auquel l'illustre égyptologue Mariette a découvert la tombe du bœuf Apis et le célèbre Sérapéum ; une simple allusion de l'historien grec Pausanias mit Schliemann sur la voie et, grâce à la bonne étoile ou au génie divinateur du savant, permit de révéler les mystères de Pergame ou de l'héroïque Ilios « aux cent portes ».

Abandonnant la Grèce et son sol fertile en trésors archéologiques, Schliemann avait, dès 1882, dirigé ses investigations d'un autre côté, à Candie, « cette perle des terres insulaires et helléniques » (1) — cette île privilé-

(1) « La nature, dit Aristote, semble avoir placé l'île de Crète dans « la position la plus favorable pour tenir l'empire de la mer. Elle domine sur la mer et sur une grande étendue de pays maritimes que les Grecs ont choisis de préférence pour y former des établissements. » — Aristote, *Politique* II, 8.

giée (1), la Crète légendaire — à laquelle seront éternellement unis les souvenirs du prodigieux Labyrinthe chanté par Virgile, de l'industriel Dédale « le père des ingénieurs », du Minotaure, moitié taureau et moitié homme, dont Dante a fait, comme symbolisant la force et la fureur, le gardien du septième cercle de l'Enfer, enfin du roi Minos, fils de Jupiter et d'Europe. C'est de ce royal légiste renommé que se serait inspiré, sans doute, Lycurgue, (lorsqu'il institua les fameuses lois de Sparte), dont la Mythologie a fait un juge des Enfers et que Thucydide (2) a représenté comme créateur d'une puissante marine, réprimant la piraterie et assumant, César pélagique, la maîtrise des Mers!

Les recherches de l'explorateur allemand s'étaient portées sur le site de *Knossos* ou *Cnosse*, lié à tant de mythes grecs, situé sur la côte nord, appelée de nos jours Enadieh ou Ginossa, la patrie d'Épiménide, le contemporain du législateur Solon. Schliemann s'attacha surtout aux fouilles d'une colline nommée *Képhala*; mais il se buta à la malveillance des autorités ottomanes, n'étant pas *persona grata* auprès de la Sublime Porte, à la domi-

(1) « Dépendance naturelle de la péninsule hellénique, ainsi qu'Aristote le remarquait il y a plus de deux mille ans, on croirait « cette île désignée d'avance pour devenir l'intermédiaire général des « échanges de la Méditerranée orientale. Alors la *thalassocratie* « domination de la mer » lui appartenait. Les Cyclades étaient les îles « de Minos; les colonies crétoises se répandaient en Sicile; les navires crétois abordaient à tous les ports de la Méditerranée, « l'antique mer de Minos ». — Elisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*. — *L'Europe Méridionale*. — *La Crète et les îles de l'Archipel*.

(2) « De tous les souverains dont nous avons entendu parler, Minos est celui qui eut le plus anciennement une marine. Il était « maître de la plus grande partie de la mer qu'on appelle maintenant « hellénique; il dominait sur les Cyclades et forma des établissements dans la plupart de ces îles. » — Thucydide, I, 4. — Voir aussi Hérodote, III, 122.

nation directe de laquelle était alors soumise l'île de Candie ; aussi, malgré tous ses efforts, l'investigateur vit-il ses recherches frappées de stérilité.

Divers autres archéologues après Schliemann et Dörpfeld (tels que les Italiens Halbherr et Orsi et plus tard l'Allemand Fabricius) tentèrent successivement des fouilles dans cet endroit, que l'on supposait représenter l'emplacement du palais de Minos (1) ; mais tous échouèrent.

Enfin, plus heureux, M. Arthur Evans, fils d'un grand fabricant de papier, aujourd'hui sir John Evans, auteur de fort belles études sur les monnaies celto-britanniques et les âges préhistoriques de la Grande-Bretagne, après avoir exploré l'Illyrie et la Bosnie au point de vue archéologique, porta ses vues vers la région knossienne et à force de patience parvint, à partir de 1895, à acheter aux indigènes le droit exclusif de fouiller leurs terres ; mais ce ne fut qu'en 1900, à la suite de la révolution en Crète et de l'intervention personnelle du prince Georges, gouverneur de l'île sous la souveraineté du Sultan, que les fouilles purent commencer à Knossos ; elles ont exigé des frais considérables, en partie couverts par des souscriptions publiques et ont dépassé 5.000 livres sterling. Ajoutons qu'au lendemain de l'émancipation de la Crète, en 1896, avait été constitué à Londres le *Cretan exploration fund*, sous le patronage du prince Georges de Grèce, très dévoué à cette belle œuvre, et que cette riche Société de fouilles archéologiques fonctionne avec un Comité de directeurs, composé de sommités telles que : MM. Arthur

(1) « Jusqu'à Minos on est en pleine mythologie. L'histoire est encore dans les légendes... Avec Minos tout change. Les dieux font place aux héros. A une sorte de théocratie succède la royauté héroïque, telle que nous la retrouvons en Grèce, avec ses légendes merveilleuses sans doute, mais aussi avec son caractère humain et sa réalité historique ». — *L'Univers* — *Ile de Crète*, p. 540.

Evans, David Hogarth et Carr Bosanquet, directeur de l'École anglaise d'Athènes.

D'ailleurs ni les Sociétés savantes et d'antiquaires de la Grande-Bretagne, ni l'Université d'Oxford, ni les souscripteurs n'ont dû regretter leurs générosités, puisque les travaux de déblaiement, qui continuent avec persévérance, ont mis à jour le palais de Knossos, dont M. Minos Kalokerinos, par ses fouilles pratiquées en 1878-79, avait soupçonné l'emplacement. Le Dr Evans a eu le bonheur et la gloire de révéler au monde l'existence d'une merveilleuse civilisation, contemporaine de l'*Ancien* et du *Nouvel Empire* des dynasties pharaoniques, antérieure à l'antique Grèce, avec laquelle cependant elle est étroitement liée, quoique bien distincte, et dont les stupéfiants vestiges laissent loin derrière eux, comme valeur et curiosité, les fameux restes de Mycènes, qui ont pourtant permis de reconstituer une importante partie de l'art hellénique !

On distingue dans le palais de Knossos trois époques principales qui se succèdent en forme de stratification, comme les couches géologiques que l'on trouve superposées dans les terrains servant d'études aux paléontologistes.

Au milieu, dans les dépôts correspondant à la période moyenne, on a découvert des fragments de vases en diorite et en liparite, comparables aux spécimens analogues, comme le dit M. Evans, qui remontent aux premières dynasties pharaoniques, soit entre 5.000 et 4.000 ans avant l'ère chrétienne.

Au-dessous de cette couche-là s'en trouve, comme à Troie, à Phylacopi et aussi en Crète à Phaistos (1), une

(1) « Ici s'étendait Phaistos : la hauteur de la croupe du terrain, « située la plus à l'est et la moins élevée, quoique dominant la « plaine, portait le palais seigneurial, que la Mission archéologique « italienne, ayant à sa tête MM. Halbherr et Pernier, a mis à « découvert d'une façon supérieure. » — *Italianische Entdeckerarbeit*

autre de huit à dix pieds d'épaisseur en moyenne, vraie station néolithique, remplie de silex, d'ossements d'animaux, de fragments de poterie, d'idoles en pierre ou en argile, etc., accumulés et superposés au cours des siècles.

Ces débris ne se rapporteraient-ils pas à une époque presque préhistorique, pendant laquelle les hommes construisaient des demeures en briques mélangées de boue ?

De combien de siècles cette époque est-elle antérieure à la précédente ? Mystère !

« Si potrebbe dire che i costruttori del Palazzo miceneo
« abbiano livellato gli strati interposti a fine di prepa-
« rare una spianata più vasta per l'edifizio. Come ché
« poco profondo, il deposito miceneo era nondimeno
« maravigliosamente ricco. — On pourrait dire que les
« constructeurs du palais mycénien avaient nivelé la
« couche intermédiaire afin de préparer une surface
« plane plus vaste pour l'édifice à ériger. Quoique peu
« profond, le dépôt mycénien n'en était pas moins d'une
« merveilleuse richesse, » dit avec autorité une revue
italienne de Rome (1).

On n'a rencontré malheureusement que peu de traces des constructions de la première période, soit la plus reculée, celle qu'on appelle la période *minoenne* primitive. On peut néanmoins citer une peinture qui représente une femme peinte en bleu vert et se penchant pour ramasser une fleur de crocus ; mais il est fâcheux que la tête et une partie du corps manquent à ce curieux personnage féminin aux membres délicats.

Plus nombreux sont les spécimens de poterie de cette époque primitive ; les vases se distinguent généralement

auf Kreta, von Friedrich von Duhn. — *Deutsche Rundschau*, Berlin, septembre 1903.

(1) *La Civiltà Cattolica*, Rome, 5 septembre 1903.

par une merveilleuse finesse et une touche exquise. Si on les compare à des objets analogues découverts dans le Fayoum d'Égypte par M. Flinders Petrie et remontant à la xii^e dynastie pharaonique, on est en droit de leur attribuer une antiquité antérieure à l'an 2.000 avant l'ère chrétienne. Ce sont de superbes échantillons de la céramique antique, remarquables par la hardiesse du galbe, l'élégance de la décoration florale, les jolies nuances, par exemple blanc sur fond noir vernissé, alternant parfois avec un vermillon de couleur brillante. Il y a certes là les indices d'un art *bien spécial*, qui n'a rien emprunté aux fabriques ni aux artistes de l'Égypte ou de la Chaldée. C'est à peine si la Chine et le Japon peuvent montrer des produits supérieurs de céramique artistique. Ces magnifiques modèles de vases révèlent l'existence d'une étonnante civilisation florissant en Crète mille ans environ avant que Mycènes enfouît ses trésors.

La troisième couche de fouilles, à Knossos, soit la plus récente, est naturellement de beaucoup la plus riche et la plus abondante en débris de toute sorte (1).

La période correspondante, pendant laquelle la civilisation *knossienne* atteint son apogée, est contemporaine de la célèbre xviii^e dynastie pharaonique, qui a jeté un éclat si étincelant et s'incarne, pour ainsi dire, dans l'illustre Rhamsès, le fameux conquérant, le Sésostris des Grecs. Au cours de cette brillante période durent sans doute s'élever les vastes édifices, vraisemblablement habités du xix^e au xv^e siècles avant notre ère, qui couronnaient la colline de Knossos, dont M. Evans a fouillé les entrailles

(1) En 1903, à Burlington House à Londres, a été organisée une fort curieuse exposition *Crétoise*, avec une foule d'objets antiques provenant des fouilles de Knossos, des photographies, des plans du palais, etc., exposition dont M. Hogarth a donné un très intéressant résumé dans un remarquable article intitulé *L'Exposition Crétoise* et paru dans la revue de Londres *The Cornhill Magazine*, mars 1903.

avec un si grand succès sur une étendue dépassant deux hectares. Il est d'ailleurs à présumer que ces bâtiments furent en partie démolis par les successeurs de Minos et que les matériaux servirent aux constructions moins anciennes.

Quant au palais même, « tant que l'ensemble du monument, comme l'a fait remarquer avec justesse M. Salomon Reinach, n'aura pas été entièrement déblayé, il sera inutile d'en tenter une description » et cela malgré les dessins, les plans et les explications assez étendues et compliquées, données par M. Evans dans *l'Athenæum*, *The Annual of the British School* (1900), *The Journal of Hellenic Studies* (1901), puis par M. Phéné Spiers dans deux fascicules illustrés de *The Architectural Review* de Londres en mai et septembre 1903.

« Il est difficile, a écrit M. Lucas dans un savant article de *Asiatic Quarterley Review* (July 1903), intitulé *La Crète, le pont par lequel la civilisation d'Asie a passé en Europe*, de se faire une idée de ce qu'était l'intérieur du palais. Son plan est d'une telle complication, c'est un tel labyrinthe de salles, de chambres, de vestibules, de corridors et de cours ! »

Disons aussitôt que, d'après M. Reinach, la superficie couverte par les diverses constructions embrassait au moins deux hectares, soit les trois quarts de la surface occupée par l'édifice du Parlement à Londres.

Le palais de Knossos mesure en longueur plus de cent vingt mètres ; il s'espace sur une colline appelée encore *tou Tsélébi kephalé* (la tête du Seigneur). On suppose que le monument a dû être reconstruit vers 1.500 avant l'ère chrétienne par les Mycéniens ; mais M. Evans, lui, affirme qu'une partie très ancienne remonte à l'époque prémycénienne ou *minoenne*, soit vers 2.000 avant J. C. Il y a des traces indiscutables d'incendie, qui laissent supposer qu'une catastrophe, causée par le feu, aurait détruit le

palais primitif dans l'intervalle de ces deux périodes *minoenne* et *mycénienne*.

Quel Erostrate alluma ces flammes dévastatrices? Doit-on voir dans ces incendiaires des Achéens envahisseurs ou proviennent-ils de cet exode de demi-barbares émigrant de l'Extrême-Asie, que l'on s'accorde à placer aux XII^e et XI^e siècles avant notre ère et connus dans les traditions grecques sous le nom de peuples de l'*Invasion doriennne*.

« La superstructure de ce palais est très légère, a dit « M. Reinach, et rappelle un peu les édifices provisoires « qui sortent de terre pour nos expositions. » Et, curieux phénomène, c'est peut-être à cette fragilité même de l'architecture que sont dues les découvertes d'Evans, ainsi que l'a fait remarquer M. Phéné Spiers; car l'incendie dévora sans doute tout le bois et les colonnes, ensuite la pluie fit s'effondrer les murs et le palais se trouva ainsi enseveli. Les habitants durent revenir pour découvrir et enlever les trésors; mais les fondations en pierre, trop lourdes pour être déplacées, empêchèrent l'œuvre de fouille et de dévastation.

En général les parties inférieures, comme les magasins, étaient construites plus solidement que les étages supérieurs, eux élevés avec des matériaux que l'on peut qualifier d'« éphémères », circonstance qui explique la rapidité avec laquelle a dû se propager l'incendie dans un milieu inflammable comme des poutres ou des planchers en bois.

En effet, si le gypse et la pierre calcaire représentent les matériaux solides (et l'on a mis à jour des blocs de gypse de dimensions considérables), par contre le bois jouait dans la superstructure un rôle très important à la fois dans les piliers et dans les revêtements de plâtre. M. Fyfe, un des auxiliaires du D^r Evans, suppose que les surfaces extérieures et intérieures des murs dans les

chambres étaient enduites de plâtre ou d'une sorte de stuc.

Pour bâtir la plupart des murs intérieurs les maçons employaient de petites pierres irrégulières, mélangées d'argile et recouvertes de plâtre. Le pavage est aussi en gypse ou en calcaire ; on en a cependant trouvé en ardoise ou en ciment.

Ajoutons, comme intéressant détail, qu'une rue entière avec ses murs, ses portes et ses tours a été mise à jour.

Le manque absolu de symétrie se fait remarquer dans l'ensemble des diverses constructions, dont le plan général présente beaucoup d'analogie avec celui des édifices royaux d'Assyrie et de Chaldée.

Une importante observation a été faite au point de vue du genre architectural ou de la destination des monuments. La royale demeure n'a ni fossés ni ouvrages de défense : à Knossos on ne trouve rien à comparer à *Μέγαρα*, aux remparts cyclopéens de Mycènes ou à l'Acropole d'Athènes ou encore aux citadelles de Troie et de Tyrinthe.

« Perciocchè quelli delle Argolide erano parte di città
« fortificate a difesa, dovechè il palazzo di Knossos fu cos-
« truito con lo scopo d'una dimora degna di un gran
« Signore e destinata a lusso e al piacere. »

« Parce que les édifices de l'Argolide, a dit un auteur
« italien dans la revue de Rome *Civiltà Cattolica*, repré-
« sentaient des parties de villes fortifiées et des ouvrages
« de défense, tandis que le palais de Knossos fut cons-
« truit dans le but de faire une demeure digne d'un grand
« Seigneur, destinée au luxe et au plaisir. »

Le palais avait été bâti pour les deux tiers au sommet d'une petite éminence, comme nous l'avons dit, l'autre tiers occupant un emplacement plus bas sur la pente de la colline.

Au centre du palais règne une vaste cour, mesurant

deux cents pieds sur quatre-vingt-six et entourée de constructions que l'on peut classer en quatre groupes, la partie la plus vaste des édifices se développant du côté ouest (1).

1° Au nord le *selamlick*, comprenant les pièces habitées par les hommes, les salles de réception ou d'apparat et les antichambres — 2° au nord-ouest, le *harem* ou *gynécée*, ensemble d'appartements privés occupés par le souverain avec les chambres réservées aux femmes — 3° le sanctuaire — 4° au sud et à l'ouest le *khan*, suite de constructions de destination publique, avec galeries dépôts, magasins, servitudes, etc.

Il semble qu'il y ait eu deux entrées principales pour accéder au palais : une au centre du front nord, sorte de couloir en pente douce, mesurant quatre mètres de large, accessible aux chars et aux véhicules, et ornementé de curieux bas-reliefs figurant des taureaux ; l'autre orientée à l'ouest, que M. Evans considère comme l'*agora*, dans ce cas cour d'honneur, où le roi Minos aurait donné audience à ses sujets.

Sans contredit l'appartement le plus intéressant est la *salle du trône*, ainsi appelée parce qu'on y a trouvé au milieu un trône en pierre très bien conservé, qui a dû être recouvert de peintures élégantes, comme l'a supposé l'archéologue M. Bosanquet, et dont le dossier sculpté est fort original. Il rappelle, en effet, par sa forme quelque mobilier gothique de style ogival. Des banquettes de pierre s'alignent le long des murs, sur lesquelles s'étalent de fort jolies fresques : les unes figurent des griffons couchés dans les champs et la tête rehaussée de plumes

« (1) Le groupement si pittoresque des divers édifices, comme le « suggère le plan de M. Evans, fait plutôt songer aux enceintes sacrées « d'Olympic, de Delphes, aux autres sanctuaires de la Grèce qu'aux « palais des Césars ou aux thermes de Rome. » — *Architectural « Review*, mai 1903, p. 198.

de paon ; d'autres représentent des tableaux agrestes : paysages ornés de fleurs avec des arbustes, rivières où nagent des poissons, à l'arrière-plan jolis coteaux et ciels rayés de nuages. Dans ces charmantes fresques on est frappé de la netteté avec laquelle l'artiste a su accuser la perspective aérienne.

En face du trône un escalier conduit à une sorte de grande citerne ou *impluvium*, bassin parfaitement étanche, où étaient recueillies les eaux du ciel, pénétrant au moyen d'une ouverture pratiquée dans le toit.

Nous venons de parler d'une suite de degrés ; on a, en effet, découvert une série de trois ou quatre escaliers de pierre, menant à un portique à colonne, tandis qu'un passage latéral conduit à une « vaste » salle, ouvrant sur un vestibule, muni de onze portes, un des escaliers est même garni d'un parapet. « Cet escalier à plusieurs « révolutions, a fait justement remarquer M. Evans, est « probablement unique dans l'histoire des fouilles archéologiques ; des volées de marches superposées ne se « retrouvent nulle part ailleurs, même pas à Pompéï. »

La disposition du premier portique auquel aboutit l'escalier, enjolivé d'un *parapet*, où l'on reconnaît les bases de colonnes en bois, cet ensemble architectural offre un aspect rappelant celui des palais italiens de la Renaissance.

Ce fait d'un palais de l'époque minocenne, caractérisé par plusieurs étages, a été confirmé par la découverte de belles tablettes en faïence, sortes de mosaïques, de quatre centimètres carrés environ, reproduisant une suite de maisons et de tours. On remarque sur les ouvertures, avec intervalles peints en rouge, des barreaux se croisant à angle droit. M. Reinach en conclut que ces fenêtres devaient être closes sinon par des plaques de verre, du moins par une substance translucide, par exemple, des peaux huilées et teintes.

« Il n'y a rien de pareil, ajoute cet archéologue, dans l'architecture classique ; mais le type de ces maisons de Knossos n'est pas sans analogie avec celles de l'Égypte au temps de la XVIII^e dynastie. »

M. Evans se plaît à mettre en relief le caractère religieux et seigneurial à la fois de cette demeure, et la remarque est d'autant plus intéressante que nulle part en Égypte on n'a découvert d'échantillons d'architecture civile, à moins que l'on ne considère comme tel, à Thèbes, l'édifice, d'un style bien spécial, de Médinet-Abou, appelé le *Palais* ou *Pavillon* (1), mais sur la destination précise duquel élève des doutes une autorité telle que Mariette dans son fameux ouvrage *Itinéraire de la Haute-Égypte*.

Le *Khan*, avons-nous dit, comprenait de nombreux magasins ainsi que des caves avec presses pour le logement de l'huile, des vins, des récoltes et des provisions.

On accède à ces sortes de dépôts par une longue galerie de trois mètres de large sur cinquante-trois de long, ouvrant sur une suite de chambres profondes, où l'on a trouvé quantité de jarres en terre cuite, dont quelques-unes très larges, munies de poignées et qui servaient à renfermer les liquides, les grains, etc.

Près de ces pièces se trouve une chambre, dont la disposition intérieure a fait supposer à M. Evans qu'elle a peut-être servi de « salle de Conférence ».

Une autre partie fort intéressante du palais est celle des appartements privés du roi et de la reine. Par exemple : en face du *hall* principal s'étendait une ter-

(1) « L'architecture de cette construction est unique dans la vallée du Nil et a, par suite, une importance exceptionnelle, car elle nous donne l'idée d'une demeure royale sous les Pharaons ; c'est le seul modèle de ce genre qui existe, tous les autres édifices de l'antique Égypte ayant un caractère religieux ou funéraire. » — *En Dahabiéh du Caire aux Cataractes*. — Thèbes. Le Pavillon, p. 279, par Joseph Joubert.

rasse large de trente-cinq pieds, qui était probablement plantée d'arbres et ornée de corbeilles de fleurs ou de parterres.

Ce *hall* de vingt-sept pieds de long sur dix-huit de large formait la pièce la plus importante du palais. Sur deux faces il était clos par un péristyle, et comptait onze portes, dont quatre conduisaient à la chambre dénommée de la *double hache*. De là un passage menait à l'appartement dit *Mégare* ou boudoir de la Reine, éclairé par trois fenêtres faisant face à une cour étroite.

On a aussi découvert une salle de *bains*, une autre pièce qu'on suppose avoir été le *Trésor* ou chambre des *Bijoux*, enfin un appartement muni de conduites d'eau et faisant l'office de *water-closet*.

« Ce dernier trait, dit M. Reinach, suffirait à prouver « l'excellence de la civilisation minoenne, s'il est vrai que « le degré de culture d'un peuple se mesure aux soins « qu'il donne à ces *proscenia vitæ* », comme l'a exprimé avec un sérieux humoristique un savant américain, M. Édouard Morse, dans un curieux article, intitulé : *Latrines in the East*, paru dans la revue *American architect*, mars 1893. Il résulte, ajouterons-nous, de l'enquête à laquelle M. Morse s'est livré, que le premier peuple de l'Orient à cet égard serait le Japon et les nations les plus arriérées la Russie et la Chine.

Mais laissons cette question scabreuse et passons à un autre sujet. Sans parler d'ateliers pour la fabrication de l'huile avec canaux servant à l'écoulement du liquide et pour la façon de faïences artistiques, M. Evans croit avoir découvert une arène de théâtre, dans une aire assez vaste avec escaliers et murailles, mise à jour en 1903 dans un angle du palais. L'archéologue anglais suppose que c'était un lieu de réunion ou d'exercices chorégraphiques, et, à l'occasion d'une visite à Knossos de touristes allemands, M. Evans divertit les voyageurs par la représentation de

la danse nationale crétoise *πηδικτός χορός*, *σιγανός*, qu'exécutèrent les paysans et leurs femmes employés aux travaux des fouilles.

« Cette danse, observe M. Reinach, consiste en mouvements sinueux, qui rappellent la célèbre danse de la grue, « *γερανός*, imitant, disait-on, les détours du labyrinthe de « Knossos, et que Thésée, après avoir tué le Minotaure, « institua à Délos devant l'image d'Aphrodite, qu'il avait « reçue d'Ariane. »

La découverte la plus importante, a déclaré l'an dernier M. Evans au cours d'un *meeting* tenu par lui à la *Société des Antiquités* de Londres, le 1^{er} novembre 1904, a été celle d'un mausolée en pierre, sans doute royal, d'un style bien particulier, différent du grec mycénien ; ce monument funéraire est situé dans un site magnifique, dominant à la fois l'étendue terrestre et l'horizon maritime. C'est une chambre de forme carrée, couronnée d'une coupole et dont une arcade accuse l'entrée. Dans un coin gisait un sarcophage en pierre, malheureusement violé et pillé depuis des siècles. Peut-être serait-on fondé à voir là le lieu de repos d'un des monarques appartenant à l'illustre dynastie de Minos.

Passons aux beaux-arts : à la sculpture et surtout à la peinture.

On est positivement étonné des connaissances anatomiques que décèlent certains bas-reliefs en *gesso duro*. Voici, par exemple, une tête de lionne en marbre et une autre de taureau en stuc peint, malheureusement sous forme de fragments, « vrais chefs-d'œuvre, a-t-on pu dire, « d'une vigueur et d'une largeur de style qui rappellent « les taureaux des coupes d'or de Vaphio et les sculptures en ivoire et en os de la fameuse collection Piette. »

M. Evans n'hésite pas à déclarer que l'art classique n'a produit aucune figure d'animal qui soit aussi puissante et aussi vraie que cette magnifique tête de taureau.

« Ce sont là, observe M. Reinach, des œuvres de grand art, et cet art a une individualité propre, très supérieure à l'art égyptien et à l'art chaldéen, et qui se révèle avec évidence, là même où des modèles égyptiens ou chaldéens ont été mis à contribution. »

On voit que le réalisme ne date pas d'hier ; d'ailleurs soyons juste envers les artistes même d'une antiquité très reculée. Quoi de plus expressif et de plus vivant que la statue en bois du Cheik-el-Balad, du Musée de Ghézirèh, au Caire, la plus vieille qui existe et que, pour notre part, nous avons eu la bonne fortune de pouvoir contempler en Égypte ?

N'oublions pas des spécimens de ravissantes et remarquables décorations murales en relief, tels que motifs en spirale ou de caractère géométrique, frises de rosettes ou de palmettes découpées avec une finesse exquise, supportant la comparaison avec les meilleurs morceaux de l'art grec. Citons encore un taureau couché d'une vie étonnante et qui semble rappeler la fameuse légende mythologique du Minotaure. Il faut surtout insister sur deux études d'anatomie humaine. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer : du torse prodigieux d'un homme acéphale, portant un collier enjolivé de fleurs de lys, des veines sur un fragment de jambe d'un modèle étonnant, ou bien encore des muscles tendus d'un avant-bras qui supporte le pied, (hélas !) brisé, d'un lourd vase en forme de cornet.

La célèbre tombe de Ti, dans la nécropole égyptienne de Saqqarah, près de Memphis (aux environs du Caire), n'offre rien de plus étonnant avec ses merveilleux panneaux sculptés de pur réalisme et dont M. de Rougé parle avec tant d'enthousiasme dans ses *Mémoires sur les six premières dynasties* (pharaoniques) (1).

(1) M. de Rougé appelle la *Tombe de Ti* « le plus beau monument de cette époque et la merveille de Saqqarah ».

M. Hogarth n'hésite pas à s'écrier avec enthousiasme, en parlant de ces chefs-d'œuvre de statuaire malheureusement mutilés, que les sculpteurs se sont révélés dans leur art comme on ne l'avait encore jamais vu auparavant! « L'esprit, dit-il, qui souffle la vie à tout cet art parle avec autant d'éloquence des qualités supérieures de la civilisation égéenne que la perfection des procédés techniques. Avant même que la Crète ait été bien explorée on avait déjà observé dans l'art égéen le sentiment permanent vers l'idéal et l'aspiration continue pour y atteindre. »

Les nombreuses fresques du palais rendues à la lumière permettent de se faire une idée de la peinture à cette époque. Disons qu'elle est vraiment remarquable, elle aussi. Parmi les meilleurs morceaux nous citerons volontiers des figures de femmes drapées, des scènes de la vie domestique, des tableaux champêtres, des vues de mer, des paysages avec les méandres des rivières figurés, par exemple une troupe de dauphins jouant en eau profonde.

Les scènes marines ne sont pas rares dans les fresques ou les sculptures de l'art ancien. Je me souviens, pour ma part, avoir admiré à Deïr-el-Bahari, près Thèbes, les merveilleux bas-reliefs des campagnes sur mer de la reine Hatasou, représentant des vaisseaux habilement construits et que Mariette a décrits avec une visible satisfaction (1). Les eaux représentées par ces belles sculptures sont si transparentes qu'elles laissent voir les poissons de la mer

(1) « Grâce aux soins, dit Mariette, que l'artiste égyptien a pris de désigner la disposition des mâts, des voiles et jusqu'aux nœuds des cordes compliquées qui relient ensemble les diverses parties du bâtiment, on a une idée complète de ce qu'était, il y a quatre mille ans, un navire de la marine égyptienne. » — Voir *Deïr-el-Bahari, documents topographiques, historiques et ethnographiques recueillis pendant les fouilles exécutées dans ce temple*. Leipzig, 1874, par Mariette Bey, avec estampes.

Rouge et les diverses espèces ichthyologiques. Par ailleurs n'a-t-on pas découvert, il y a quelques années, en l'île de Milo, dans la chambre d'une maison de la cité préhistorique de Phylakopi, une fresque murale figurant des poissons volants ?

Un des plus intéressants morceaux de la peinture knossienne est assurément le *cupbearer* ou porteur de vase, spécimen *di primo cartello*, qui représente un éphèbe portant un vase et marchant la poitrine bien cambrée ; sous l'effort que fait le jeune homme, on voit le gonflement du biceps. « Comme dans bien des œuvres de « l'art mycénien ou égéen, observe M. Alphonse Roersch, « dans *la Revue Générale* de Bruxelles (1), l'expression « du mouvement et de la vie y est rendue d'une façon frap-
« pante, contrastant singulièrement avec la manière de
« l'art grec archaïque, qui n'offre aux regards que des
« personnages figés dans la raideur et l'immobilité. »

Ce qui est tout à fait original et piquant, c'est la « peinture de genre » décrite par M. Evans. Par exemple certaines frises ne sont que de longues files de petits personnages figurés par des contours noirs tracés avec une extrême finesse et qui rappelle, comme le dit M. Reinach, « l'impressionisme » pompéien.

M. Marcel Laurent, dans son bel ouvrage sur *Les origines lointaines de l'art grec*, fait cette judicieuse remarque : « Ce qui caractérise l'artiste de Knossos et de « Mycènes, c'est un vif amour de la réalité vivante ; ce « qui distingue son art, c'est le mouvement, l'animation « et la joie. »

Ce qui est tout à fait original et piquant, c'est la peinture *de genre*, décrite avec brio par M. Evans. Les sujets en sont particulièrement intéressants, et cela parce

(1) *Les fouilles de Knossos*, septembre 1903.

qu'ils jettent un jour curieux sur les mœurs, le genre de vie, les distractions des Crétois de l'époque et sur les femmes spécialement. On voit, par exemple, des dames et des jeunes filles (sans doute de la cour) la taille serrée dans d'étroits corsages avec des manches à gigot, des flots de rubans, des chevelures frisées, retombant en tresses sur le col ou sur les épaules; elles portent des jupes à volants et l'on dirait de véritables et larges « tournures ». « Les souvenirs orientaux, s'écrie M. Edmond Pottier (1), s'y mêlent aux rapprochements les plus inattendus avec les toilettes modernes. Quel archéologue ou quel peintre, rêvant de Phèdre ou de Pasiphaé, eût songé à en rapprocher l'image de sa grand'mère en costume de cémonie, dansant à un bal à la cour de Charles X ou de Louis-Philippe? Et qu'aurait dit Gustave Moreau, mort trop tôt pour voir cette révélation d'un monde antique, qui dépasse toutes les fantaisies de sa brillante imagination? » Nous ajouterons : il aurait fallu la merveilleuse palette d'un Théophile Gautier, génial nécromancien littéraire, le magique talent de l'auteur du *Roman de la Momie* pour faire revivre ces grandes dames de la cour knossienne, représentées en groupes gracieux, engagées dans des conversations animées avec des hommes (sans doute de qualité), les seigneurs de l'époque, tantôt sur les terrasses ou les balcons, tantôt se promenant dans des jardins ou des parcs, ainsi qu'il sied à des habitants d'un pays civilisé, où règnent la paix, le bien-être et les arts.

Ces tableaux d'un intérêt capital pour l'historien, le philosophe, le moraliste, prouvent quel rôle important jouait dans la société égéenne la femme, qui n'était pas confinée dans un gynécée, séquestrée dans un harem, mais vivait au grand air entourée de considération et

(1) *Revue de Paris*, 1902.

paraissant mener une existence à la fois libre, élégante et heureuse.

D'autres fresques présentent aussi un très vif intérêt, ce sont celles qui concernent des courses de taureaux. Que dans le palais de Knossos, avec lequel M. Evans est porté à identifier le Labyrinthe, qu'en Crète, où domine le souvenir persistant du fameux et mythique Minotaure, le signe du taureau se retrouve souvent, rien de plus naturel. Comme on l'a fait remarquer : le taureau est un objet familier dans l'art mycénien et des scènes de chasse et de capture de taureaux sauvages étaient déjà connues par les fouilles de Mycènes. Mais là c'est différent : il s'agit bien de *tauromachie*. Est-ce un sport, une *corrida* avec des *toréadors* ou *toreros* crétois ? Ou bien une cérémonie religieuse ?

La réponse reste incertaine.

Quoi qu'il en soit, ces tableaux de jeu ou de cirque dénotent un art aussi naturel que pittoresque : ici une *dona* sautant par-dessus un taureau en pleine course, le saisit par les cornes ; là un vacher exécute des cabrioles au-dessus d'un autre taureau pendant qu'une jeune fille, vêtue en garçon, se suspend aux cornes de l'animal et qu'une compagne, les bras étendus, semble prête à recevoir l'exécutante au moment où la bête l'aura lancée en l'air. Ces exemples ne sont pas uniques dans l'antiquité : dans Suétone, Pline, Dion Cassius et Héliodore on trouve des mentions de gladiateurs luttant avec des taureaux *ταυροκαθέπται* et, comme l'observe M. Reinach, des fêtes dites *taurocathapsies*, *tauropolies* se rencontrent encore dans un grand nombre de villes de Grèce et d'Asie-Mineure, où elles peuvent être considérées comme des survivances des *corridas* minoennes ou égéennes.

Si du gynécée on entre dans la chapelle, un signe, qu'on retrouve souvent dans les décorations du palais, frappe à première vue sur les piliers, c'est l'emblème de

la *double hache* (1) qui a beaucoup intrigué à la fois les savants et les archéologues. Tantôt le signe divin se montre isolé, tantôt il paraît encadré entre deux têtes ou deux cornes de taureau. On a dit que la *double hache* c'est la masse d'armes, instrument guerrier, devenue symbole religieux et rappelant le dieu des combats. Il est certain que ce culte, que connurent les Chaldéens, a été pratiqué par beaucoup de peuples asiatiques.

Ainsi Ammien Marcellin raconte qu'au iv^e siècle les nomades Allains, errant entre le Tanaïs et la mer Caspienne, qui, eux, ignoraient temples ou sanctuaires, adoraient leur glaive planté en terre. A Troie, on avait découvert une très jolie petite hache en lapis-lazuli, qui devait figurer dans les cérémonies religieuses ; sur les monnaies de Ténédos est représentée la *double hache* ou *bipenne*. Schliemann a déterré à Mycènes, dans une tombe unique, cinquante-six petites têtes de taureaux en or, surmontées de la *double hache* entre les cornes, et en Crète aussi M. Hogarth a mis à jour, au cours de fouilles dans la grotte du mont Dicté, dix-huit *haches doubles* de cuivre.

Suivant M. Reinach la *hache double* est le symbole du Zeus de la ville de Labranda en Carie, qui devait son nom au mot lydien ou carien *labrys*, signifiant *bipenne* au dire des anciens. M. Evans, lui, croit que le *Labyrinthe* crétois, le palais de Minos à Knossos, est comme Labranda en Carie « la maison de la *double hache* », du dieu figuré par ce symbole. Stillmann n'hésite pas à déclarer, lui aussi, que le palais de Knossos et le Labyrinthe de la Mythologie ne font qu'un. « Le Labyrinthe mythique, » dit M. Reinach, ne paraît pas avoir été un palais, « même s'il faut reconnaître dans son nom celui de la

(1) Voir sur la couverture la reproduction d'un spécimen de *double hache*, d'après un fragment provenant d'une fouille au mont Dicté (Crète).

« hache en carien ; il est possible que le palais de Knos-
« sos ait reçu le nom de Labyrinthe par analogie avec
« les anciens labyrinthes creusés dans les flancs des mon-
« tagnes, (*labrys*, cavernes naturelles, demeures souter-
« raines), mais les découvertes de M. Evans ne per-
« mettent nullement de l'affirmer. » M. Reinach fait
observer à cette occasion que le mot grec pour hache est
πέλεκυς ; mais pourtant Plutarque dit que le *Zeus* carien
était adoré sous la forme de la *double hache* et appelé
Ζεύς λαβραδένυς, du mot carien *λάβρυς* (*labrys*) hache.

De son côté une autre autorité aussi compétente que
M. Hogarth déclare : « la connexion de Minos avec la
« personnalité associée au palais de Knossos, quoique
« vraisemblable, ne peut pas plus être démontrée que
« celle d'Atrée avec Argos. Et l'identification des édi-
« fices de Knossos avec le Labyrinthe de Dédale n'est pas
« et ne sera peut-être jamais prouvé. »

Il nous semble donc que M. Henri de Régnier, rendant
compte de son voyage en Crète dans le *Stamboul*, s'est
un peu avancé, en écrivant :

« C'est avec M. Evans qu'il faut aller visiter le Laby-
« rinthe qu'il fait déblayer, car nul mieux que lui n'en
« connaît les détours. »

Pour notre part, vu notre incompétence et n'ayant pas
le fil d'Ariane pour nous guider, nous nous garderons de
nous perdre dans le labyrinthe des opinions opposées des
savants et des archéologues sur cette délicate question si
controversée.

Parmi les curiosités très spéciales découvertes au cours
des fouilles il faut citer un grand nombre (on en compte
1.500) de tablettes d'argile en terre cuite « sticks or slabs
of chocolate », que M. Bosanquet a comparées, à cause
de leur couleur et de leur forme, à des *tablettes de cho-
colat*. Elles étaient rangées dans des vases également en
terre cuite ou des récipients en bois, cachetés au moyen

de « gemmes insulaires », appartenant à un superbe style de glyptique mycénienne. Ces sceaux bizarres servaient sans doute à sceller les documents officiels ou publics. M. Evans suppose que ces documents sont des inventaires, chartres de tributs, titres de propriété ; on peut les appeler les *Archives du palais*. En tout cas les sujets de sigillographie représentés sont des plus divers, depuis des animaux d'espèces variées jusqu'à des scènes de rituel, à des chimères fantastiques, à des monstres prodigieux et même à des figures héraldiques.

Mais l'intérêt majeur réside dans les caractères linéaires, parfois pictographiques, recouvrant ces tablettes.

M. Evans certifie que les anciens Crétois avaient une numération décimale et, d'après des études de rapprochement faites sur beaucoup de groupes de caractères, il pencherait à croire que la langue des tablettes serait un idiome à flexions et désinences, analogue en conséquence aux langues qualifiées d'*aryennes* et non aux langues appelées *sémitiques*.

Il est donc prouvé que, dès une antiquité fort reculée, les habitants de la Crète pratiquaient l'écriture, usaient de procédés graphiques pour perpétuer le souvenir de certains faits, et l'on commettait jusqu'à ces derniers temps une grave erreur en se figurant que c'était à la civilisation des Phéniciens que l'humanité était redevable de l'écriture importée en Grèce par ce peuple et que son emploi ne pouvait être reculé au-delà du xix^e siècle avant l'ère chrétienne. « Il devient même loisible de supposer, « dit M. Reinach, qu'à l'époque minoenne on a mis par « écrit de longs ouvrages comme les poèmes homériques « et qu'il y existait des bibliothèques à côté d'archives — « conclusion dont l'importance n'a pas besoin d'être « signalée. »

Malheureusement toutes ces inscriptions alphabétiques ou syllabiques ou hiératiques ou démotiques, « ces docu-

« ments à la pointe, véritables œuvres de scribe », trouvés aussi bien sur des vases que sur des tablettes, sont restées indéchiffrables. Un autre Champollion, doué aussi d'intuition géniale, découvrira-t-il la clé mystérieuse du système ? Il faudrait pouvoir mettre à jour une seconde *pierre de Rosette*, à écriture *bilingue* de manière à permettre aux savants d'interpréter par un idiome connu la langue restée jusqu'ici lettre morte.

« Nous avons aujourd'hui, a fait observer M. Reinach, « plusieurs milliers de textes crétois, comme nous « avons 1.500 textes étrusques et 300 textes lyciens, et « *nous ne comprenons rien*, malgré les efforts de « la « linguistique comparée », ni aux uns ni aux autres. » M. Hogarth exprime la même idée et se montre à cet égard fort pessimiste. « Le dilemme du déchiffreur serait, « dit-il, encore plus embarrassant que dans le cas de « textes étrusques ou lyciens, car il y a peu ou point « d'espoir de découvrir un texte crétois bilingue. S'il « existait, c'est en Égypte qu'on aurait dû déjà le « trouver. »

Nous ne dirons que peu de mots de la céramique, dont certains échantillons se distinguent de façon remarquable. Quelques spécimens constituent des mosaïques et ne le cèdent nullement aux belles faïences qu'a produites la Renaissance tant de siècles plus tard. Beaucoup représentent des scènes guerrières ou bien agrestes et domestiques.

Les fouilles de Crète, en particulier celles de Knossos, ont donné de magnifiques modèles de la poterie dite de *Kamarès*, ainsi appelée du nom de la première grotte crétoise qui a révélé des échantillons de cette céramique *très spéciale*, absolument distincte de la céramique mycénienne.

« La belle poterie polychrome, à décors géométriques, « dite de *Kamarès*, ne serait, déclare M. Reinach, que

« le développement de la poterie *néolithique* et l'âge d'or
« de cette superbe céramique remonterait au-delà de 1800
« ans avant notre ère. »

M. Evans, lui, est porté à croire que les vases peints, dénommés *mycéniens*, sont des imitations, produits d'une fabrique crétoise de vases de luxe portant en relief des décorations analogues.

Nous avons dit déjà qu'on avait trouvé même sur des vases le signe religieux ou l'emblème rituel de la *double hache*; ceci nous amène naturellement à dire quelques mots du culte jadis en honneur à Knossos, bien que ce soit là un important problème qui a provoqué quantité de controverses. C'est ainsi que M. Hogarth a écrit dans la *Quarterley Review* de Londres (1) :

« La question de la religion égéenne est la plus difficile dans le champ des études égéennes. »

Suivant cet érudit archéologue, qui d'ailleurs partage sur ce sujet l'opinion de M. Evans, les croyances du mythe knossien personnifieraient leurs principales conceptions religieuses dans une divinité féminine; ainsi on a remarqué que les déesses à Knossos étaient beaucoup plus nombreuses que les dieux (2). D'autre part, M. Reinach met en relief le caractère sacré attaché aux colombes en Crète comme à Mycènes, où dominait la forme anthropomorphe de la religion. On ne peut manquer de supposer le culte du *taureau* dans l'île du Minotaure et du labyrinthe; également répandu celui du pilier, soit de la colonne *seule*, soit de la colonne accouplée à une

(1) *The palace of Knossos*, n° 400, octobre 1904.

(2) « Les Knossiens, comme quelques peuples de l'Anatolie, semblent avoir encore, à une certaine époque, à la fois le père et la mère divinités — ou plutôt, peut-être, la mère et le fils; mais le sujet de leurs croyances et de leurs pratiques religieuses est encore « obscur. » — *The Cornhill Magazine* — *The Cretan Exhibition*, par M. D. G. Hogarth, mars 1903.

autre divinité. Ainsi M. Evans a découvert sur un petit trône, près d'un trépied à offrande, une figurine en terre cuite, représentant une déesse sous la forme d'un pilier surmonté d'une colombe.

« Nous commençons, dit M. Reinach, à nous faire une
« idée assez complète des cultes en honneur dans la Crète
« de Minos. On y trouve à la fois des survivances des
« cultes d'animaux : le taureau, la chèvre, la colombe,
« la génisse, le serpent, etc. ; l'association de divinités
« avec des animaux, notamment avec le lion ; des sym-
« boles, restes de cultes *aniconiques*, comme le pilier, la
« *double hache*, le trident, la croix, le nœud, la coquille,
« peut-être le siège et le groupe de trois arbres. »

En résumé, comme l'a fait remarquer M. Reinach :
« Les fouilles de M. Evans sont, dans l'histoire de
« l'archéologie, un événement capital, (elles nous révèlent
« une civilisation encore plus riche et plus avancée que
« celles dont les découvertes de Schliemann nous avaient
« instruits). Elles portent le coup de grâce à toutes les
« théories qui attribuent aux Phéniciens une part prépon-
« dérante dans les très vieilles civilisations de l'Archipel ;
« mais peut-on dire qu'elles résolvent définitivement le
« problème des origines mycéniennes ? J'ai déjà dit que
« je demande la permission d'en douter. »

Ce qu'il faut déplorer, c'est l'incendie qui dévora le palais de Knossos et sans doute allumé par quelque horde de barbares, dont le souvenir maudit évoque celui des terribles *Hycsos* ou Pasteurs, épouvantable avalanche qui s'abattit sur le pays des Pharaons à la fin de la quatorzième dynastie, ravageant tout sur son passage dévastateur !

Sans doute, les envahisseurs qui s'emparèrent de l'île de Crète n'anéantirent pas toute trace de civilisation.
« *Græcia capta ferum victorem cepit* ». Dans ce naufrage

surnagèrent de précieuses épaves de l'ancienne race autochtone, si remarquable par ses talents artistiques dans l'architecture, la peinture et la sculpture.

N'est-ce pas de ces souvenirs, de ces traditions, de ces vestiges de l'art *knossien*, de la culture intellectuelle ayant survécu à la période *minoenne* ou *égéenne* qu'a dû émaner l'art hellénique au VII^e siècle ?

« Aucun doute, a dit un brillant écrivain, dans l'*Asiatic Quaterley Review*, que la Crète et Knossos en particulier ont été la porte par laquelle l'art et la civilisation tant asiatique qu'égyptienne ont pénétré en Grèce et par la Grèce ont à la longue passé en Europe. » —

« Ainsi donc, comme le fait remarquer M. Hogarth, l'éminent archéologue anglais, si pénible que leur soit ce fait, les Hellénistes doivent en prendre leur parti : l'art grec de la grande époque classique a été plutôt une *renaissance* qu'une création nouvelle ; le germe essentiel en avait existé et avait fructifié dans la terre égéenne à une époque préhistorique. »

Cet admirable art hellénique n'aurait donc pas été spontané chez la race autochtone de Grèce ; mais il faudrait y voir une dérivation indirecte de l'art knossien, éclos dans une île merveilleusement située à distance presque égale de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique et naturellement désignée, comme l'observait Aristote, il y a plus de deux mille ans, pour devenir l'intermédiaire général des échanges de la Méditerranée orientale. Par suite la civilisation minoenne avait inspiré l'art ionien du VI^e siècle et l'art attique du V^e.

« C'est donc à la lumière de la civilisation égéenne, a dit M. Roersch dans un savant article de la *Revue Générale* de Bruxelles, aux lueurs de l'art égéen que s'éclaireront les problèmes capitaux de l'art grec et de l'épopée hellénique ! »

C'est ainsi, ajoutons-nous, que par une chaîne ininterrompue à travers la série des siècles notre civilisation européenne, qui est la continuatrice et la noble héritière de l'admirable civilisation grecque, se rattacherait elle-même à l'art et à la culture intellectuelle de l'époque minoenne ou égéenne, sur laquelle M. Arthur Evans, le Mariette de l'Angleterre, vient, comme avec une merveilleuse lampe d'Aladin, de projeter des lueurs révélatrices, d'ouvrir d'immenses horizons nouveaux, dont l'ampleur fantastique dérouté les données antérieures de la Science archéologique.